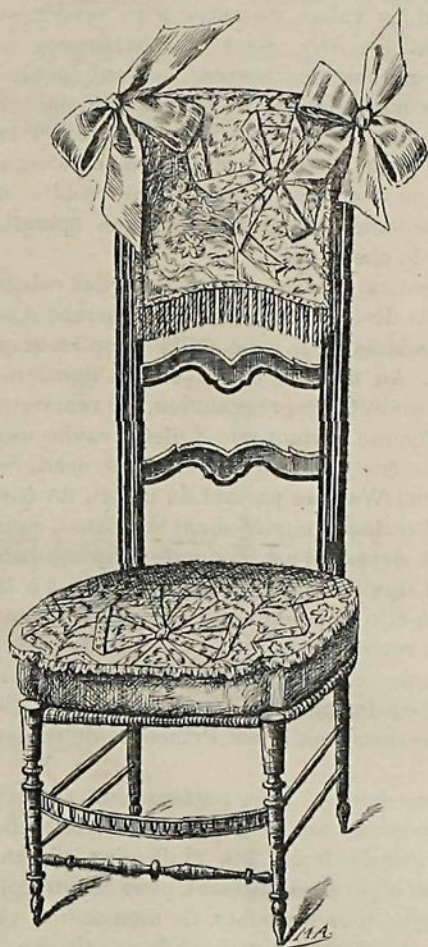


# MODES DE PARIS

Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique



Chaise bretonne en noyer sculpté et paille dorée.

De M. Ployard, 67, rue Saint-Lazare.

## MODES



QUE sera définitivement la mode à l'égard des chapeaux, pour la belle saison ? Personne ne peut encore se prononcer. Cependant on parle de *chapeaux-cloches*, à lambrequin de dentelle, ombrageant le visage et allant en s'allongeant par derrière. Cette mode ne serait qu'un renouveau. Il y a un peu plus de trente ans, les

chroniques signalaient l'apparition de chapeaux du même genre. Ceux d'aujourd'hui sont bien, il est vrai, quelque peu modifiés ; mais enfin l'idée est la même, ce qui prouve la vérité de ce vieux proverbe : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ».

Je pourrais l'appliquer également à l'innovation du jour, en fait de papier à lettres, car enfin la mode préside à tout, et l'ameublement, la fantaisie, voire même les usages, subissent ses lois tout comme la toilette. Or, pour le papier à lettres, on en revient aux enveloppes longues et, par conséquent, au papier plus large que haut, c'est-à-dire à la forme italienne. Les chiffres se font très petits, posés tout à fait dans le coin, en haut, à gauche, et formant camaïeu avec la teinte

du papier, quand ce dernier est de nuance. Le mauve est tout à fait coté ; et, sur du blanc, du crème, ou de l'ivoire, les chiffres gris sont extrêmement distingués.

Les enveloppes se chiffrent également dans le coin, à gauche ; si elles ne sont pas chiffrées et qu'on se serve de cire, la cire doit, elle aussi, être assortie à la couleur du papier, et le cachet, minuscule, se pose comme le chiffre dans le coin. Le genre *serpentine*, ou le style Louis XV, soit le *rocaille*, sont de très élégantes fantaisies. On fait encore des enveloppes carrées, mais la fermeture de ces enveloppes diffère de celle d'autrefois. Elle est elle-même carrée, au lieu de former la pointe comme jadis.

La fée Caprice impose aussi ses lois aux cartes de visite, pour lesquelles une élégante n'accepte plus que du papier parcheminé. Le bristol et tous les autres cartons de même nature sont tout à fait délaissés. Les cartes se font de moyenne grandeur pour les femmes, petites pour les hommes, minuscules pour les jeunes filles.

Avec les jours qui allongent et nous annoncent le retour du beau temps, si triste soit parfois cependant le ciel qui nous éclaire encore, les fleurs reparaissent en abondance ; et il est très bien porté, en ce moment, qu'une femme de goût orne son manchon ou son corsage d'un petit bouquet de violettes ou



de mimosa. C'est ce que j'appellerais le bouquet de la *Bonne nouvelle* ou de l'*Espérance*. En dehors de leur parfum si doux, ces fleurs égaient la mise toujours sévère de la mauvaise saison, et jettent, sur l'ensemble du costume, une note de *coquetterie souriante qui fait songer au printemps, au soleil, au ciel bleu, au doux gazouillement des oiseaux*.

Les fleurs ! Je suis une de leurs admiratrices passionnées. J'en voudrais voir partout. Et je n'en trouve jamais trop ! Je ne sache pas de coin, si modeste qu'il soit, que leur présence n'embellisse. Elles prêtent à tout leur élégance personnelle et dénotent même souvent, par leur choix, le caractère ou les préférences de la maîtresse de la maison.

Pour le service de la table, à la salle à manger, un jour de réception, on fait les surtouts moins hauts qu'autrefois, ce qui est plus agréable pour la conversation. Les convives se voyant mieux, la gaieté en subit un heureux contre-coup ; souvent même, on place, aujourd'hui, au milieu de la table, une énorme corbeille, panier Louis XV ou autre, remplie de mousse ; dans cette verdure, se nichent d'admirables fruits divers, lesquels sont entremêlés de fleurs odorantes aux nuances vives et variées. Ceci simplifie beaucoup le service, quant aux compotiers ; et alors, il est fort gracieux de mettre devant chaque convive un petit bouquet, appelé *boutonnière*, que chacun attache à sa robe ou à son habit en se mettant à table. Ceux destinés aux hommes doivent être plus petits que ceux qui sont pour les femmes. Parfois, on fait chaque série d'un genre différent, mais semblable pour toute la même catégorie ; d'autres fois au contraire, on les fait tous absolument variés. Cela dépend des goûts ; d'une façon ou de l'autre, c'est charmant.

A propos de diner, voici une toilette exquise de simplicité : Robe en crépon de laine lilas tendre. Corsage croisé, découvrant légèrement la nuque par une échancrure en V ; cette même échancrure se répète devant. Jupe plissée et tout à fait plate ; longue ceinture en ruban noir ou lilas plus foncé, nouée au bas de la taille, un peu en pointe. Manches très longues, à la Marguerite de Faust, c'est-à-dire avançant en mitaines sur les mains, par conséquent tout à fait collantes du bas, mais

amples du haut, et reprises très agréablement en crevés coquets sur les épaules.

Cette robe peut également se répéter en toute nuance et se porter par une jeune femme comme par une jeune fille. En crêpe de Chine ou en soie souple, elle serait naturellement beaucoup plus riche, mais pas plus gracieuse cependant.

Le collier en ruban est tout à fait prisé en ce moment. Il se noue devant par un petit nœud-chou ou papillon, au centre duquel on voit parfois une délicate fleurette en diamant. On le transforme à volonté en bracelet, rappelant beaucoup par la forme les anciens bracelets de velours, à boucles d'acier, de nos mères. Ces colliers se font surtout en ruban de satin bleu tendre ou mauve pâle. En noir, pour les personnes en deuil, c'est extrêmement seyant, surtout lorsque le centre du nœud est éclairé par une fantaisie en diamants, ou même par un simple petit bijou en cailloux du Rhin. Très souvent aussi, on s'organise de façon à ce que le nœud soit mobile et puisse, à volonté, se monter sur une épingle, pour orner la chevelure.

Décidément, on revient aux cravates, aux rabats et aux jabots de dentelle. Tous ces ornements se font indépendants de la robe qu'ils complètent en l'enjolivant. Au théâtre, où j'assistais dernièrement à une première représentation, j'ai remarqué une jeune femme portant une toilette ravissante en bengaline feu. Cette robe, princesse derrière, avec un nœud Watteau partant du milieu du dos, était à demi-traine, complètement montante, mais agrémentée, devant, d'une coquette dégringolade de point à l'aiguille allant en mourant jusqu'à la ceinture, où elle se perdait. Ce coquillé de dentelle n'était retenu au corsage que par de ravissantes épingles en bijouterie de fantaisie. Il était monté à un collier plissé de mousseline de soie crème recouvrant tout le col Princesse de Galles de la robe.

Une femme adroite peut parfaitement confectionner elle-même toutes ces futilités. Alors elle peut, sans grands frais, les multiplier, n'ayant pas de façon à payer et utilisant, pour ce surcroît de coquetterie, tous les bouts de mousseline ou de dentelle qui dorment au fond de ses tiroirs.

MARIE-BERTHE.

## VISITES DANS LES MAGASINS

Les gravures coloriées, comme les gravures noires parues dans votre journal, vous ont montré, mes aimables et très compétentes lectrices, le goût exquis de M<sup>re</sup> Galardi et l'originalité comme il faut de son talent. Cette excellente couturière est d'une habileté très appréciée de nos élégantes, qui font, aux robes et costumes sortant des ateliers du boulevard Malesherbes, une ovation très méritée.

Une coupe de corsage parfaite, une élégance de garnitures incomparable, des jupes-fourreaux qui, s'allongeant en très gracieuses petites queues, donnent à la femme habillée par M<sup>re</sup> Galardi, une désinvolture de coquette distinction. Les

fantaisies, — cravates, devants, bouffants, gilets, etc., — toutes destinées à embellir un costume simple ; les vestes et les sorties de bal, les unes et les autres d'un attrayant parisianisme, qu'elles soient froufrouées de dentelle, garnies de fourrures, ou couvertes de broderies et de passementeries, tout cela est soigné, et porte un vrai cachet de distinction quand c'est signé par M<sup>re</sup> Galardi, 4, boulevard Malesherbes.

Le froid fait-il gercer vos mains, vos lèvres, ou vous donne-t-il des crevasses ? Vite, guérissez-les ou préservez-vous-en en suivant, mesdames, les conseils de M. Guerlain, que je vais vous transmettre. Cet excellent chimiste vient de recevoir la



croix de la Légion d'honneur, récompense de ses nombreux travaux sur l'hygiène; c'est donc vous dire que toutes les préparations qui sortent de son laboratoire sont aussi salutaires qu'exquises.

M. Guerlain conseille de se servir, pour la toilette, d'eau légèrement tiède, de s'essuyer le visage et les mains avec une serviette très sèche, de ne pas s'approcher de suite du feu; de même qu'en rentrant d'une promenade à l'air vif, de n'exposer ni les mains, ni le visage à la flamme du foyer; c'est presque toujours pour n'avoir pas pris ces précautions que les lèvres et les mains se gercent, et que les engelures se montrent. Et comme l'on souffre! Crevasses et engelures se guérissent en quelques heures avec le Baume de la Ferté, au suc de raisin. L'on apaise les démangeaisons, et l'on guérit les engelures tuméfiées, avec la Mixture balsamique. Nous signalons le savon Sapoceti et la Pâte de velours comme les meilleurs auxiliaires pour les soins de la main; la Crème de fraises pour le visage. L'Eau de Cologne Impériale russe pour la toilette; et pour le mouchoir, comme parfum, l'Excellence et Primavera de Espana ont grand succès.

ROSÉE CRÈME

Maison Bertrand, 35, rue de la Tour-d'Auvergne

La *Rosée crème*, qui a maintenant une année d'existence, jouit auprès des femmes élégantes d'un succès qu'aucun produit de ce genre n'avait atteint. C'est qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver une préparation de parfumerie qui donne les résultats qu'en ont obtenus toutes les clientes de la *Rosée crème*. Ce n'est pas un produit vulgaire, que cette crème qui réunit, aux qualités satisfaisant entièrement la coquetterie, des propriétés où l'hygiène tient une large place. Aussi peut-on l'employer en toute sécurité sans redouter l'oxyde de zinc ou le mercure, que l'on trouve malheureusement trop souvent dans les produits similaires. Elle ne contient aucune substance nuisible, et son emploi suivi assure au teint l'éclat, la fraîcheur, et évite au visage les rides, les boutons, en un mot toutes les flétrissures qui accablent la femme à un certain âge. Chez l'inventeur, 35, rue de la Tour-d'Auvergne, et dans les grands magasins de nouveautés.

MANTEAUX D'ANTHOINE  
24, rue des Bons-Enfants.

Si, selon toutes les prévisions, l'hiver commence à s'adoucir; si, à la place d'un froid rigoureux, le temps est pluvieux ou même neigeux, c'est aux manteaux d'Anthoine qu'il faut recourir. Les commodités qu'ils offrent sont les plus aptes à remplir le but que l'on se propose, c'est-à-dire donner en même temps satisfaction à l'hygiène, à l'élégance et à l'économie. A l'hygiène en remplaçant, grâce à l'imperméabilité des étoffes, le caoutchouc, que les médecins défendent comme étant nuisible à la santé. A l'élégance, par leurs formes coquettes autant que gracieuses. A l'économie, parce qu'en raison de la beauté des tissus employés, ces manteaux sont meilleur marché que n'importe quelle confection achetée au rabais dans la nouveauté.

La maison d'Anthoine, 24, rue des Bons-Enfants, envoie franco le catalogue et les échantillons à nos lectrices.



Toilette de visite.

De Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

(Que, par erreur, nous avons indiquée boulevard Saint-Germain, 47, dans le premier numéro de ce mois.)

MM. ROULLIER FRÈRES

Fabricants de tissus nouveautés pour dames  
27, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Nous avons déjà eu l'occasion de parler des jolies étoffes de la maison Roullier frères, fabricants, et nous ne saurions assez recommander aux dames cette importante maison. MM. Roullier frères mettent en vente plusieurs séries de beaux lainages, pour robes et costumes, au prix de 1 fr. 95, 2 fr. 95, 3 fr. 50 et 4 fr. 25 le mètre, le tout pure laine et en grande largeur. Ces séries se composent de tissus de demi-saison, d'été et d'hiver, d'unis, de petites et grandes rayures, de carreaux, de brochés, de mouchetés, de bouclettes, et ne peuvent être vendues dans les maisons de détail qu'avec une augmentation d'au moins 35 à 40 pour 100.

MM. Roullier frères vendent directement, et sans aucun intermédiaire, les produits de leur fabrique, dans laquelle on ne fait que de beaux lainages. Maison de vente : 27, rue du Quatre-Septembre.



## Explication des Gravures noires (pages 49 et 51)

*Chaise bretonne en noyer sculpté et paille dorée.* — Elle est garnie d'un coussin en damas vieux bleu bordé d'une petite frange ancienne assortie; un ruban ancien crème est appliqué sur l'étoffe, où il dessine un nœud Louis XVI. La bande qui entoure le coussin est en peluche vieux bleu.

Le dossier est orné d'une sorte de petit rideau en damas bleu avec application de rubans anciens; au bas, une longue frange bleu et crème. Gros nœuds de satin vieux bleu aux montants.

*Toilette de visite en lainage de fantaisie à lignes formées de gros pois bruns veloutés, sur fond absinthe.* — La jupe-fourreau, les lés de derrière taillés en biais pour former, avec les lignes, une suite de chevrons allant en diminuant du bas à la ceinture. Cette jupe s'ouvre à gauche sur un lé plissé en drap blanc; ce même drap se retrouve aux manches, en très hauts poignets et sur le seul revers plissé du corsage, lequel est froncé et croisé sur une chemisette, en satin blanc, froncée, au col droit. La longue ceinture, nouée à gauche par des coques à longs pans est également en ruban de satin blanc.

## Explication de la Gravure coloriée 4872

*Toilette de soirée en bengaline feuille de rose, satin et tulle point d'esprit, pour jeune fille. (Patron découpé du corsage).* — La jupe à courte traîne est garnie, dans le bas, de tulle point d'esprit formant une suite de draperies maintenues par des nœuds à bout spiralé. Le corsage, rentré dans la jupe, se pince, à la poitrine, de quelques plis qui accusent le décolleté en cœur. La guimpe est en tulle point d'esprit froncé, au col droit piqué, à droite, d'un nœud en faille. Manche-bouillon dépassée par un nœud. Le tour de la taille pris dans une large ceinture en satin légèrement drapé, à droite, sous un ruban à coque et à bout fichu. Nœud rose dans les cheveux. Bas blancs et souliers de satin rose. Gants de Suède mastic.

Le corsage, pincé de quelques fronces, s'agrafe derrière. *Très riche toilette de soirée et de grande réception.* — Un fort beau damassé. C'est un fourreau en satin broché qui reçoit une traîne faite d'un lé tout en biais. Sur le fond gris argent sont brochées des plumes rosées que l'on dirait soutenues par des perles brochées mais. Sur l'ourlet un cordon de chrysanthèmes, de couleurs variées, s'harmonisent avec celles de l'étoffe. Une frange en perles or et rosées suit la pointe du corsage et se retrouve en pluie à l'épaule. Cordon de chrysanthèmes au décolleté. La coiffure, genre grec, est ornée d'un pouf de plumes bleu pâle, poudrées d'or. Bas de soie blancs. Souliers satin gris perle. Gants de Suède gris perle.

## CHRONIQUE



Le carnaval sera-t-il gai? Les personnes d'âges divers qui éprouvent le désir de se distraire le souhaitent ardemment; mais à coup sûr, grâce à l'épidémie qui a, depuis deux mois, pris possession de Paris, le début de l'année

n'aura pas vu de très nombreuses réceptions. Quelques réunions cependant, et fort brillantes, ont eu lieu dans certains grands Cercles parisiens, ouverts à une société féminine très choisie, les jours de représentations théâtrales.

Durant ces représentations, les actrices sont, comme de juste, fort remarquées; mais combien le sont aussi les spectatrices! Et elles le savent bien. Aussi, pénétrées de la conviction qu'elles vont être jugées par des connaisseurs, elles tiennent à honneur de se préparer un petit, voire même, un grand succès. D'où un très joli coup d'œil, amusant pour les spectateurs désintéressés dans la question d'un triomphe personnel à obtenir. Mais, de ci de là, quelle hardiesse dans le choix des couleurs qu'assemble la mode cette année! Une Américaine, très élégante, ne portait-elle point, à l'une de ces soirées, une robe couleur de lilas mauve avec bordure de plume bleu de ciel, et ceinture jaune dessinant la taille! Puis, en guise de coiffure, dans les cheveux, une flèche de diamants s'élançant de l'extrémité du chignon grec pour aller se perdre au milieu des petits

cheveux fous ébouriffés sur le front. Beaucoup plus sobres et plus parisiennes étaient les toilettes féminines remarquées dans la très nombreuse assemblée qui emplissait, le 1<sup>er</sup> février la petite église de Saint-Pierre de Chaillot, à l'occasion du mariage de M<sup>lle</sup> Hélène Pillet-Will avec le prince de Tarente, auquel le duc de Chartres servait de témoin. Une toute jeune épousée que M<sup>lle</sup> Pillet-Will, puisqu'elle avait juste dix-sept ans pour le jour de son mariage; et elle formait bien la plus séduisante des apparitions, quand elle est sortie de l'église appuyée sur le bras de son mari, sa taille juvénile amincie encore par le long corsage de satin et la jupe en fourreau, son délicieux visage, frais et souriant sous la mantille de dentelle relevée sur les cheveux châtain doré, sans préjudice du grand voile de tulle qui enveloppait toute la jeune femme.

Les spectateurs curieux, massés avenue Marceau, devant la sortie de l'église, n'ont pas eu lieu de se plaindre du spectacle qui leur était offert, car après les jeunes époux, partis bien vite dans leur équipage princier, ils ont pu voir défiler infiniment de jolies femmes, à commencer par la comtesse Potocka, en velours scabieuse; M<sup>me</sup> R., en velours émeraude, avec très haute bordure de zibeline; M<sup>lle</sup> de C., toute blonde sous un grand chapeau éclairé de violettes, et bien élégante, ayant un air de pastel, avec le coquet petit collet Watteau, décidément en faveur, car il emprison-



nait plus d'une jolie taille... Et toutes ces jeunes femmes de sortir lentement, par groupes cauteurs, animés, souriants, le teint avivé de rose par la chaleur de l'église, s'arrêtant sur les marches pour attendre les valets de pied qui apportaient les pelisses doublées de soie claire, puis se dirigeant vers les voitures, leurs longues traînes frôlant le sol, au milieu de la phalange des invités masculins qui, immobilisés sur le trottoir, saluaient, observaient, approuvaient ou non, le buste découpé par la redingote et la boutonnière fleurie... Non pas, heureusement, par les œillets d'un nouveau genre que viennent de créer les fleuristes; cela, sans que leur volonté ait été pour beaucoup dans cette création. C'est pourquoi elle pourra leur être pardonnée.

Le hasard a été le grand coupable en cette circonstance comme en bien d'autres. Une ouvrière préparant d'humbles fleurs artificielles avait, auprès d'elle, des œillets blancs, non pas artificiels, mais frais et parfumés. Par distraction elle versa dans le vase où trempaient leurs tiges une solution destinée à nuancer les calices sans vie et, peu à peu, à sa grande stupéfaction, les œillets blancs prirent une coloration d'un bleu vert intense qui n'avait d'autre mérite que son apparition inattendue.

Et là-dessus, les fleuristes de donner à l'envi aux belles fleurs vivantes la teinte préparée pour les calices inertes. Ce qui nous procure aujourd'hui l'avantage de contempler tout à notre aise des œillets bleus et même violets, — mais de quel violet éteint! — que la nature avait eu le bon goût de nous refuser, car leur nuance n'est point de celles qui charment. « Encore un signe du temps, ne manquent point de s'écrier les moralistes, que cet engoûment pour une fleur devenue artificielle de par les soins de l'homme, véritable petit monstre en son genre, et qui cherche à plaire par sa bizarrerie seule. »

Après les œillets, voici les concerts qui s'emparent du qualificatif de *bleu*. Quelqu'un eût-il pensé qu'un concert pût avoir une couleur, si ce n'est un disciple de l'école symboliste, pour laquelle les sons correspondent aux nuances. Et pourtant ce ne sont point lesdits symbolistes qui viennent de donner une audition dans cette petite salle du Théâtre d'application, qui se prête à tout ce que l'on réclame d'elle et abrite, avec le même aspect souriant, les comédies, les conférences, les pantomimes, sans oublier les commentaires dont M. Hugues Le Roux orne les chansons d'Yvette Guilbert, afin d'en faire goûter le piment aux spectateurs réfractaires au charme de la chansonnette.

Le Concert bleu n'avait point une pareille pretention, car il était donné par de jeunes artistes dont l'âge variait entre sept et quatorze ans, tous lauréats ou futurs lauréats, — espérons-le, — du Conservatoire et qui étaient tout ensemble très agréables à entendre et très gentils à regarder. Une toute petite personne, dont l'apparence mignonne, les bras nus, la figure de bébé accusaient huit ou neuf ans, M<sup>lle</sup> Lucie Léon, a délicieu-

sement joué le *Menuet* de Paderewsky, après l'exécution du finale d'une sonate de Mozart et d'une brillante tarentelle à deux pianos, qu'elle interprétait avec l'un de ses jeunes camarades. Une autre fillette, faisant songer à une vignette de Kate Greenaway, a répété avec une vraie voix de femme, grave et timbrée, une poésie de Richepin : *Il était une fois*. Puis de petits violonistes, flûtistes, pianistes lui ont succédé; et un jeune diseur d'une douzaine d'années, Victor Heudes, a récité différentes poésies avec une sûreté d'accent tout à fait curieuse quand on regardait son visage juvénile, sa silhouette de garçonnet dessinée dans une blouse russe de velours noir, les manches bouffantes de soie rouge.

Et ce costume était de rigueur, car (bien entendu!) le concert avait commencé par l'Hymne russe, exécuté par tous les petits artistes, avec piano, violon et flûte, tous mettant une sourdine à leur jeu, en certains passages, afin que le jeune Victor Heudes pût célébrer, en des strophes de circonstance, la bonne entente des deux nations slave et française.

Il est chose reconnue que les artistes qui nous viennent de l'empire du tsar sont, pour l'instant, sûrs de se voir accueillis parmi nous avec une sympathie et une bienveillance qui ne sont point d'avance acquises aux compositeurs italiens; et l'auteur de la *Cavalleria rusticana* peut, jusqu'à un certain point, être édifié sur ce sujet. L'accueil fait à son œuvre par la presse a été assez froid; et, par suite, celui du public se montre à l'avant, car le public suit toujours docilement l'impulsion qui lui est donnée. Il est tellement plus commode de n'avoir point à se créer une opinion personnelle et d'accepter celle que les critiques complaisants fournissent à jour fixe à leurs lecteurs! Cependant il existe quelques indépendants en matière d'appréciations, qui n'ont point de dispositions particulières pour ce rôle des moutons du célèbre Panurge, et se forment des convictions d'après leurs goûts et leur éducation musicale. De là, des jugements très divers sur l'œuvre de M. Mascagni : « De fort jolies choses dans cette *Cavalleria rusticana*, » disent les uns. — « Une chute complète! » affirment carrément les autres. Et les troisièmes de déclarer : « Un livret peu intéressant; une musique assez agréable mais sans caractère, des reminiscences de Verdi, de Bizet, de Gounod, etc. »

Après avoir entendu de semblables jugements, les personnes qui n'ont point vu la pièce nouvelle peuvent sans peine se créer une opinion sur sa valeur. De façon certaine, elles sauront au moins que l'opéra-comique de M. Mascagni n'est pas de ceux dont le mérite s'impose.

Le succès est encore moins venu à l'Odéon trouver la nouvelle traduction de *Macbeth* que nous a donnée M. Clerc. Cette traduction était aussi littérale, aussi complète que possible. Mais au temps du grand Will, la mise en scène n'existait que peu ou point, et il pouvait indifféremment transporter ses personnages d'un milieu dans un autre, un simple écriteau indiquait le changement





Robe de dîner en soie Pompador mais et rose, garnie de passementerie assortie.  
De Madame Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix.

Robe de dîner en soie Pompador mais et rose, garnie de passementerie assortie. — Tablier en Pompador, garni d'une grosse rucho chicorée en mousseline mais; traîne en soie unie retenue par des plis au dos du corsage qui est en broché.

Le devant du corsage, en mousseline bouillonnée, est orné d'entre-deux de passementerie rose et mais; une draperie de broché partant du dessous de bras, forme ceinture en pointe, et se termine carrément sous l'autre bras, fermée par des agrafes invisibles.

Grosse manche bouffante en mousseline mais, serrée dans un bracelet de passementerie et terminée par un poignet plat en soie brochée.

Grelots de passementerie formant ceinture Cléopâtre.

Bas de soie mais.  
Souliers de satin noir.  
Gants de Suède crème.

Costume de demi-saison en petit drap d'été bleu hussard garni de velours et de passementerie de même teinte. — Jupe à demi-traine bordée d'un ruban de velours surmonté d'une étroite passementerie.

Jaquette longue marquant de légers plis à la basque; plastron de velours avec appliques de passementerie.

Le devant, drapé, part de l'épaule et se serre à la taille en un très fin coulissé; il ferme la jaquette sur l'autre épaule et à l'entour-nure de la manche qui est légèrement étoffée jusqu'au coude, où elle se continue très étroite.

Le dos est entièrement en drap.



Costume de demi-saison en drap bleu hussard, garni de velours et de passementerie même ton.  
De Madame Pelletier-Vidal, 19, rue de la Paix.



Costume de ville en bengaline tourterelle et velours vert russe.  
De Madame Turle, 9, rue de Clichy.

Capote en passementerie d'or garnie d'un Prince de Galles noir posé très en arrière.

Costume de ville en bengaline tourterelle et velours vert russe. — Jupe plate à petite traîne, bordée d'un bourrelet de soie sur monté d'appliques de fleurs de lys en velours assorti brodé de perles noires.

Basquine en velours vert avec petit col de renard ouvrant gracieusement en pointe sur un gilet plat en bengaline tourterelle.

Garniture de fleurs de lys en passementerie s'arrêtant à la taille; les mêmes motifs se répètent sur le poignet plat qui termine la large manche en velours plissé, qu'un bracelet de passementerie serre au milieu.

Toque drapée en velours vert ornée de ruban de satin crème et mais, avec aigrette de paradis posée sur le devant.

Coiffure de bal, vue de profil et de face. — Les cheveux à grandes ondulations se relèvent à la chinoise et se torsadent derrière en coques avec des frisons grecs qui s'en échappent.

Un pouf léger de frisettes sur le front.

Une fantaisie en écaille, avec tête en or ciselé, dépassant le pouf, traverse les coques.

La coiffure a une tendance à s'incliner vers la nuque, sans la cacher. Toutefois, le chignon grec et le petit tortillon sont encore les plus portés. Mais les jeunes femmes auxquelles la coiffure basse sied mieux peuvent donc la porter avec la sécurité d'être coiffées à la mode.

Très peu de fantaisie comme ornements; des diamants en épingles, une petite fleur retenue par une bandelette de galon d'or ou de ruban, tout cela très léger.

M. Lenthéric a un très joli choix de toute sorte de fantaisies pour la coiffure-pouf.

Aigrette de fleurs et petit cercle de fleurettes formé derrière par un nœud-hirondelle.



Coiffure de bal, vue de face et de profil.  
Modèle de M. Lenthéric, 245, rue Saint-Honoré.



de décor. Aujourd'hui, il n'en est plus de même, et les entr'actes successifs et nombreux, nécessités par cette fameuse mise en scène, ont lassé l'attention du public autant que le désorientait l'absence du rythme dans les vers brisés qui étaient peut-être originaux, mais non certes harmonieux.

Ce n'est point un drame shakespearien, mais bien une sorte de mystère, *la Légende de Sainte-Cécile*, que viennent de nous représenter les charmantes marionnettes de M. Maurice Bouchor, au moment même où M. Olivier Merson nous racontait avec son pinceau quelques épisodes de cette même histoire; et cela, au petit Salon de la rue Volney.

La remarque suivante n'est point à l'adresse de M. Merson, mais il est bien certain qu'il ne faut point entrer au cercle de la rue Volney avec l'espérance d'y rencontrer des chefs-d'œuvre. Et il n'y a guère lieu de s'en étonner; les chefs-d'œuvre étant, par définition même, — et devant être, — choses assez rares. Puis les maîtres de notre temps ne prodiguent point leurs œuvres les plus remarquables dans ces Salons minuscules qui ressemblent assez à des salons de conversation et à d'agréables lieux de réunion. Ceux qui les fréquentent en jugent eux-mêmes de la sorte :

— Vous ici, madame! fait, avec un profond salut, un clubman qui, adossé au piédestal d'un

marbre, regarde passer le flot des visiteuses.

*Elle*, souriante : Oui, je viens pour voir...

— Si vous rencontrez quelqu'un de connaissance, achève-t-il.

*Elle*, protestant pour la forme : Mais non ! Quelle calomnie ! Je viens voir si l'exposition est bonne... Faites-m'en faire le tour, puisque vous la connaissez.

Et tout en causant, d'un œil distrait, bien qu'elle ne quitte point sa face-à-main, elle aperçoit vaguement le peu flatteur portrait d'Henner, par Carolus Duran; le *Justinien*, de M. Benjamin Constant, immobilisé dans une pose hiératique; le paysage algérien, inondé de soleil, de M. Dinet; les deux garçonnets, de types bien différents, dus à M. Doucet; la *Réverie*, de M. Henner, personifiée par une délicate silhouette féminine dont le profil jeune et pensif se détache sur un fond obscur; puis la *Fleur de Montmartre* que M. Vidal a représentée par une fillette appuyée contre un mur bariolé d'affiches à demi effacées, l'attitude abandonnée et nonchalante, le regard bleu-gris tout à la fois farouche, voilé et un peu triste, la bouche dure et légèrement dédaigneuse.

Après le Salon de la rue Volney, voici ceux de l'Union artistique et des aquarellistes qui viennent de s'ouvrir... Que de fiançailles vont se préparer dans ces petits sanctuaires de l'art si mondains et si hospitaliers !

CONSTANCE.

## Une Feuille dans l'Ouragan

(SUITE ET FIN)

III



E fut là pour un temps tout ce qu'ils apprirent. La loi leur enleva de nouveau quelques-uns de leurs fils pour le service militaire, on leur envoya des armes de la ville la plus proche, et un vieux soldat entreprit de leur enseigner à en faire usage; mais nul ne profita de ses leçons aussi bien que Bernadou, qui apprit bien vite à manier un fusil. Il parlait moins que jamais; une profonde tristesse s'était emparée de lui. — Tu es marié, disait le vieux soldat, tu as ta grand-mère, ta femme, un enfant à soutenir, on ne t'appellera que le dernier; mais un vigoureux gaillard comme toi ne devrait pas attendre l'appel; tout le monde te blâme de ne pas t'engager comme volontaire.

— Je servirai quand mon tour viendra, répondait simplement Bernadou.

Il ne voulait pas laisser ses champs sans culture, abandonner sa femme au désespoir, sa grand-mère si près de la tombe. Les patriotes qui déclamaient contre l'empire déchu ne lui épargnaient ni railleries ni reproches; il les regardait droit dans les yeux, ne répondait pas et s'en allait à son travail journalier. — Quand on aura besoin de lui, disait Reine-Alix, il ne manquera pas à son devoir.

Jusqu'au bout, Bernadou demeura obstinément attaché à son foyer; il travailla pour sa famille et pour les épouses, pour les mères abandonnées, qui n'auraient pu ni cultiver leur terre ni soigner le peu qui leur restait de bétail.

A l'automne, on sut enfin à quoi s'en tenir : les familles fugitives accourues des villes envahies dans les lointains villages, les décrets du gouvernement nouveau affichés partout, des rumeurs rarement exactes, mais sinistres, avertirent successivement les gens du Berceau des tristes péripéties de la guerre. Celles-ci ne les touchaient pas encore directement; une distance qui leur semblait infranchissable les séparait encore des catastrophes dont ils étaient incapables d'approfondir les conséquences; néanmoins de sombres pressentiments pesaient sur eux : déjà les chevaux et le bétail étaient réquisitionnés, les charrues se trouvaient réduites à une oisiveté forcée : les privations devenaient chaque jour plus pénibles à supporter. Le soir, la rue demeurait silencieuse. A peine les voisins osaient-ils échanger tout bas leurs réflexions, de crainte qu'un espion n'entendit. — Il en était de même dans ma jeunesse ! disait Reine-Alix, accablée par l'effroi de cet ennemi inconnu, de cette misère sans forme et sans nom qui les menaçait à tout instant.

Sans doute le village était encore tranquille,



mais ses habitants savaient qu'à l'improviste le tonnerre du canon pouvait les arracher à leur sommeil et l'incendie courir dans leurs champs. Ce qu'on disait à ce sujet leur fit l'effet d'un rêve horrible jusqu'au jour où ils virent les étables vides et la terre stérile faute de bras. Novembre arriva. — Il fait froid ce soir, Bernadou, apporte du bois, dit Reine-Alix.

Le bois du moins ne manquait pas dans le pays, et Bernadou en chargea la cheminée; puis il se remit à tourner une baratte pour sa femme : il était assez habile tourneur à ses moments perdus. L'enfant dormait auprès du feu, le sourire sur les lèvres; Margot filait au rouet; de temps à autre, Reine-Alix levait les yeux de son tricot pour regarder la petite couchette d'osier. On avait fermé les volets.

Soudain un cri s'éleva au dehors, le cri d'un grand nombre de voix désolées.

Bernadou se leva, saisit son fusil et tira la barre de la porte. Tout le monde était dans la rue, et les femmes avec de bruyantes lamentations retenaient leurs enfants autour d'elles. — Du côté de l'est une lueur rougeâtre s'élevait dans le ciel, le vent apportait comme un rugissement sourd.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda le jeune homme.

— Les Prussiens marchent sur nous, répondit-on en chœur. Cette lueur là-bas, c'est la ville qui brûle.

Puis le silence se fit plus terrible que les gémissements, Reine-Alix sortit à son tour : — Si nous devons mourir, mourons ici, dit-elle d'une voix basse et grave. — Bernadou lui prit la main et y colla ses lèvres. Elle fut satisfaite de cette réponse.

Margot s'était avancée derrière eux, tenant son fils serré contre son cœur. — Que pourraient-ils nous faire ? demanda-t-elle, tandis que ses vives couleurs s'éteignaient sur ses joues.

Bernadou sourit pour la rassurer. — Je n'en sais rien; mais sois tranquille, les Prussiens eux-mêmes ne sont pas capables d'égorger des femmes et des enfants.

— Si fait, dit une voix dans la foule, et vous le verrez bien.

Personne ne répondit. La rue était sombre. Au loin, la lueur sanglante grandissait, et ce même bruit, faible et menaçant à la fois comme un hurlement de loups affamés, continuait toujours. C'était le rugissement du feu et de la guerre.

Dans le silence, la voix de Reine-Alix s'éleva : — Dieu est bon; n'aurons-nous pas confiance en lui ? — Un long sanglot de tous ces cœurs brisés lui répondit.

Toute la nuit, on resta dans la rue, n'osant se remettre au lit, car d'un moment à l'autre l'ennemi pouvait fondre sur le village, n'osant fuir non plus, car il pouvait les surprendre dans les bois.

Un homme cria bien : — Restons-nous dans nos maisons pour y être enfumés comme les abeilles dans leurs ruches ? Sauvons-nous !

Mais la voix calme et ferme de Reine-Alix le reprima de nouveau : — Que celui qui veut courir comme un lièvre devant les chiens le fasse

donc ! moi et les miens nous gardons la maison. — Et les hommes furent humiliés de se trouver moins courageux qu'une femme de quatre-vingt-dix ans; personne ne parla plus de fuir.

La nuit s'écoula ainsi, les enfants grelottaient roulés dans les jupes de leurs mères; les hommes observaient les progrès du feu sur le ciel sans étoiles et prêtaient l'oreille à la fusillade. Au point du jour, un épais brouillard blanc et froid couvrait la rivière, et du côté où devait se lever le soleil on ne voyait que le reflet livide des flammes ou des tourbillons de fumée noire se confondant avec les nuages de plomb.

— Eh bien ! dit le tailleur, s'ils viennent, nous les laisserons faire. Nous n'avons point d'armes, point de poudre, ou si peu ! point de soldats, aucun moyen de défense !

Bernadou ferma le poing, se redressa, et un éclair passa dans ses yeux bleus. Sa grand'mère échangea un regard avec lui. — Tes mains sont nettes, ta conscience est pure, dit-elle, n'aie donc pas peur de mourir, s'il le faut. — Il sourit. Margot s'attachait à lui en pleurant, et il l'étreignait avec tendresse; mais la femme qui avait su lire dans son cœur était celle qui l'avait reçu dans ses bras à sa naissance. Le peu d'hommes qui restaient, des vieillards ou des enfants pour la plupart, tinrent conseil. Les plus fortes têtes décidèrent que, quoi qu'il pût survenir, la résistance était impossible, et que le mieux était de cacher les armes et les provisions avant l'arrivée du vainqueur.

— Si nous résistions, dirent-ils, ce serait notre perte; que voulez-vous que fasse un misérable petit hameau contre le canon ?

Bernadou seul opposa des remontrances; ses joues étaient en feu, et pour la première fois les mots lui venaient aisément : — Quoi ! dit-il, livrerons-nous donc nos foyers, nos femmes et nos enfants, sans tirer un coup de fusil ? Serons-nous assez lâches pour montrer que nous avons peur d'eux ? Ce serait une honte. Nous ne mériterions plus le nom d'hommes. Prouvons qu'il y a en France des gens qui ne craignent pas de mourir. Défendons-nous tant que nous pourrons. Nous avons de bons fusils, et, si nous les attirons dans nos bois, ils seront, du temps qu'il fait, avalés par les fondrières. Le rendez-vous des francs-tireurs n'est qu'à trois lieues, on viendra sûrement à notre secours. N'y eût-il que peu de chose à faire, essayons. Si chaque homme de France faisait ce qu'il peut, l'invasion ne durerait pas longtemps !

Les raisonneurs le traitèrent de fou. Ne savait-il pas qu'un seul coup de fusil, une arme seulement trouvée dans le village, produiraient l'incendie et le massacre ?

— Je le sais, dit Bernadou avec énergie, mais si nous avons le choix entre la honte et la mort, ayons soin d'abord d'éviter la honte. La mort est entre les mains de Dieu !

— De belles paroles ! lui cria-t-on. Que ton toit brûle, cela te regarde, nous prétendons préserver les nôtres : libre à toi de te rompre le cou; nous ne voulons pas être pendus.



Il luttait, supplia, il fut éloquent sous l'influence des sentiments nouveaux qui bouleversaient son âme honnête; mais ils ne se laissèrent pas persuader. Il s'agissait de sauver quelques pièces d'or cachées dans une paille, quelques moutons dérobés aux réquisitions, et surtout leur vie, qui, toute misérable qu'elle fût à cette époque de périls et de terreur, leur était chère. On le somma de livrer son fusil, afin de l'enterrer avec les autres sous le maître-autel. Les yeux de Bernadou ruisselaient de larmes brûlantes : — J'aimerais mieux, répondit-il, m'en servir contre vous, poltrons, que de vous laisser vivre pour nous déshonorer tous !

On se jeta sur lui, et Reine-Alix intervint : — Mon fils, dit-elle, tu as raison, et ils ont tort; cependant que la division entre voisins n'ouvre pas nos portes à l'ennemi. Tu peux disposer de ta vie, elle est à toi; qu'ils fassent de la leur ce que bon leur semble. Tu ne changeras pas des brebis en lions, et il ne faut pas que le premier sang versé soit celui d'un frère.

La tête de Bernadou s'affaissa sur sa poitrine. Il prit son fusil et alla le porter à l'église comme les autres.

— Maintenant nous n'avons rien à craindre, dit le tailleur aux prétendus patriotes. Si cet enragé avait agi à sa guise, tout était perdu.

Reine-Alix dit à son petit-fils quand il lui revint : — Tu as fait ce que tu as pu. — Puis elle se détourna, s'enveloppa la tête de sa cape et fondit en larmes, n'ayant vécu si longtemps que pour assister à ce naufrage.

Bernadou était redevenu calme et silencieux comme de coutume. Il n'avait plus d'espoir. Fermant la porte, il passa un bras autour de sa femme et laissa son autre main dans celle de Reine-Alix, qui priait. — Nous n'avons, dit-il, qu'à attendre. — Le jour leur parut long. La fusillade cessa quelque temps, puis elle reprit et se rapprocha; de nouveau tout fit silence.

Vers midi, un berger arriva en trébuchant, pâle, ensanglanté, meurtri. — Les Prussiens, dit-il, l'avaient forcé de leur servir de guide, ils l'avaient attaché à un cheval et traîné avec eux jusqu'à ce qu'il fût presque mort de fatigue. La nuit, il était parvenu à leur échapper, mais ils ne devaient pas être loin, ajouta-t-il. S'ils avaient brûlé la ville, c'est qu'un homme avait tiré sur eux du haut d'une maison. Il n'en savait pas davantage.

Bernadou, qui était allé chercher des nouvelles, revint accablé et cacha son visage dans ses mains : — Si je n'agis pas comme un lâche, dit-il, vous êtes perdus.

L'alternative était cruelle : suivre son instinct et voir égorger les siens et brûler le village, ou courber la tête misérablement et se mépriser lui-même pour toujours. Sa grand'mère l'embrassa. — Ne te déssole pas. Le moment venu, fais comme ton cœur et la voix de Dieu te le conseilleront.

Il se mit à sangloter. C'était la première fois depuis sa plus tendre enfance qu'elle le voyait en cet état.

La nuit vint; cette journée d'automne finit par une pluie légère mêlée de vent qui dispersa les

feuilles flétries. Les maisons du village étaient plongées dans l'obscurité : on craignait que la moindre lumière ne servit à guider les pas de l'ennemi. Tout à coup un grand bruit retentit, celui que peuvent produire des piétinements d'hommes et de chevaux, des éclats de voix irritées. Mille lueurs d'acier perçaient les ténèbres. Bernadou, qui avait appuyé jusque-là son front au bord de la table, bondit sur ses pieds, mortellement pâle. — Ils sont venus ! — dit-il entre ses dents. Ce n'était pas de la crainte qu'il éprouvait, ni de l'horreur, mais plutôt un désir passionné de donner sa vie pour son pays. Et il n'avait pas d'armes ! Ouvrant la porte d'une main ferme, il se tint sur le seuil en face de l'ennemi. La rue était remplie de fantassins, de cavaliers. Ils fourmillaient dans les bois, sur les routes, et avaient fondu sur le village comme des vautours sur un agneau mort.

C'était un bien petit coin, hélas ! qu'on aurait pu laisser en repos, car il n'avait pas eu plus de part dans la guerre qu'un enfant nouveau-né, mais il se trouvait sur le chemin du vainqueur et devait être écrasé sous son talon. Les Prussiens avaient entendu dire que des armes y étaient cachées, que des francs-tireurs s'y abritaient; ils se mirent en devoir de fouiller l'église et les maisons. D'autres s'emparaient de tout ce qui pouvait servir à la nourriture; d'autres encore allaient à la recherche des divers sentiers à travers champs, et cependant ils encombraient la rue par centaines, assez nombreux pour donner l'assaut à une citadelle. Bien entendu, les paysans ne firent aucune tentative de résistance. Ils assistèrent passifs à l'enlèvement de leurs humbles trésors, en se demandant quelle destinée le fer et le feu pourraient leur réserver. Ils virent saccager la provision de blé mise de côté pour l'hiver, faire litière des récoltes; ils virent leurs vieilles armoires de chêne forcées et tout ce qu'elles contenaient emporté comme butin : le linge de ménage, les pièces de vaisselle, la rare et modeste argenterie, héritage antique de la famille, tout cela réuni avec dérision en un tas informe. Ils virent toutes ces choses et durent rester muets, redoutant qu'un geste de colère ne valût à leurs enfants une balle dans la tête et l'incendie à leurs demeures. Sous le porche d'une chaumière ombragée par deux sycomores, un groupe se tenait silencieux : Bernadou, les bras croisés, immobile et pâle, le mépris, la rage dans les yeux, Margot, calme parce qu'il le voulait ainsi, son enfant suspendu au cou, Reine-Alix enfin, qui, se redressant de toute sa taille, serrait un chapelet entre ses mains crispées. Ils étaient là, ne sachant ce qu'ils attendaient. Derrière eux, le feu s'éteignait dans le foyer qui avait été le centre de leurs espérances et de leurs joies, devant eux s'étendait la campagne sombre où s'agitaient les torches portées par les soldats. Une voix s'éleva de cette masse armée : — Amenez-moi le paysan.

Bernadou fut saisi et entraîné jusqu'à la place où se tenait le chef des uhlans, sur un cheval qui écumait du sang et tremblait de fatigue. Se dé-



barrassant des mains qui le retenaient, il s'avança d'un pas : — Vous avez l'air moins bête que les autres, lui dit l'officier prussien. Connaissiez-vous bien le pays ?

— Très bien.

Il le connaissait en effet depuis l'enfance dans ses moindres détails, comme un amant connaît les traits de sa maîtresse.

— Vous avez des armes ici ? continua l'Allemand.

— Nous en avons.

— Qu'en avez-vous fait ?

— Si l'on m'avait écouté, vous ne le demanderiez pas, vous l'auriez senti.

L'officier lui jeta un coup d'œil perçant qui rendait hommage à l'intrépidité de cette réponse.

— Direz-vous où elles sont ?

— Non.

— Vous savez que la loi de la guerre punit de mort ceux qui cachent des armes ?

— Cette loi, c'est vous qui l'avez faite.

— En effet, et la volonté prussienne est désormais la loi de France, mon garçon. Vous êtes hardi, vous méritez la mort. Cependant écoutez... Vous dites bien connaître le pays ?...

Bernadou sourit comme pourrait le faire une mère à qui l'on demanderait si elle se rappelle le visage de son enfant mort.

— En ce cas, il vous reste une ressource. Attachez-vous à mon étrieur, et conduisez-moi droit et vite comme vole le corbeau, à la cachette. Vous aurez la vie sauve, sinon...

— Sinon ?

— Vous serez fusillé.

Bernadou garda le silence. Ses yeux cherchèrent à travers la foule des soldats les deux femmes debout devant sa chaumière. Elles s'efforçaient de le rejoindre, mais les soldats les repoussaient, de sorte que les vacillations des torches les empêchaient de voir et le tumulte d'entendre. Pour cela, il remercia Dieu.

— Avez-vous fait votre choix ? demanda le uhlan avec impatience.

Ni la voix ni les lèvres de Bernadou ne tremblèrent lorsqu'il répondit : — Je ne suis point un traître.

Son regard en même temps glissait doucement vers le petit porche où il ne devait plus s'asseoir entouré de ceux qu'il aimait. — Vous en vantez-vous, demanda l'officier, ou est-ce sérieux ?

— Je ne suis pas un traître.

Le Prussien fit signe à ses soldats, un double coup de feu retentit, et Bernadou tomba mort ; une balle avait traversé la tête, l'autre la poitrine. Le corps palpitant et chaud fut repoussé d'un coup de pied. Ce n'était qu'un paysan de moins.

Avec un cri qui domina le bruit de la bagarre et pénétra comme une épée dans les cœurs, Reine-Alix se fraya un chemin parmi cette multitude, et, tombant à genoux auprès de son fils, le saisit dans ses bras pour poser la tête de celui qui n'était plus sur ce sein où il avait dormi ses plus doux sommeils.

— C'est la volonté de Dieu, murmura-t-elle, la volonté de Dieu... — Et elle éclata d'un rire terrible. Margot l'avait suivie ; elle fixa son œil sec sur le cadavre, puis se jetant avec son enfant sous les pieds du cheval de l'officier : — Finissez-en, cria-t-elle. Vous l'avez tué... Eh bien ! tuez-nous ! N'aurez-vous pas assez de pitié pour cela ?

Le cheval effrayé se cabra ; sous l'un de ses pieds fut écrasée la tête blonde de l'enfant. On releva Margot. Elle était morte, bien que sans blessure.

Reine-Alix avait paru ne rien voir de cette scène. Elle cherchait à tirer le corps de Bernadou vers la chaumière. — Il faut le ramener chez nous, il faut l'y ramener !... répétait-elle, ne voulant pas croire qu'il n'existât plus.

Avec toute la force qu'elle avait eue dans sa jeunesse, elle parvint à le soulever, et, le traînant à demi, elle coucha Bernadou devant le foyer qu'il avait tant aimé. Alors elle se mit à le caresser comme un nourrisson endormi, en disant tout bas : « Chut ! chut ! » Son esprit était égaré.

Au dehors, le tumulte augmentait. On avait découvert les armes cachées dans l'église. Cinq paysans furent arrêtés et condamnés à expier le crime commun. Ils luttèrent, ne voulant pas se laisser conduire comme des moutons à l'abattoir. On les fusilla dans la rue, sous les yeux de leurs enfants ; puis ordre fut donné de mettre le feu au village comme exemple et de l'abandonner à son destin. Quelques tisons, arrachés à ces foyers rustiques, furent lancés dans les granges, et quelques torches sur les toits de chaume ; bientôt flambèrent de tous côtés paille, bois sec, fourrages. Un vieillard, un proche voisin courut à Reine-Alix, la saisit par le bras : — On brûle le Berceau. Vite ! vite ! ou vous êtes perdue ! s'écriait-il.

La grand'mère le regarda en souriant. — Taisez-vous ! ne voyez-vous pas qu'il dort ?

En vain supplia-t-il, s'efforçant de l'entraîner, lui montrant le toit qui brûlait déjà. Ce spectacle rendit à Reine-Alix le sentiment de la réalité ; elle comprit ce qui s'était passé : — Sauvez-vous donc vous-même, dit-elle de sa voix douce et forte. Moi, je suis vieille, et je reste à la maison avec mes morts.

Les flammes et la fumée l'environnèrent ; elle ne bougea pas.

Bientôt le village fut un lac de feu qui engloutit à la fin le Christ vacillant sur sa croix. Un certain nombre de paysans gagnèrent la forêt avec leurs femmes et leurs enfants. Tout ce qu'ils possédaient fut consumé, la flamme dévora tout sur son passage. Les arbres dépouillés pétillaient et flambaient, les chiens périssaient sur le seuil qu'ils avaient défendu. Les malades, les infirmes furent asphyxiés dans leurs lits. Du Berceau-de-Dieu, transformé en fournaise, il ne reste qu'une ruine noircie et désolée, rien de plus. Qu'est-ce que cela en comparaison du reste ? Une pauvre feuille que l'ouragan immense a flétrie sur son passage.

OUIDA.





Robe pour fillette de 6 à 8 ans.

*Robe pour fillette de 6 à 8 ans.* — Se fait en lainage uni gris bleu et à pastilles brochées bleu foncé.

La jupe froncée régulièrement au ruban du tour de taille est garnie, sur l'ourlet, d'un cercle de velours bleu. Ce même velours borde le devant-veste qui est, ainsi que le bouillon des manches, en lainage à pastilles.

La veste s'ajuste, dans le dos, à la couture du dessous de bras et à l'épaule; il s'ouvre et dégage largement la chemisette qui est froncée, à la taille comme à l'encolure, par plusieurs rangs de fronces. Le dos, froncé de même que le devant, s'agrafe au milieu.

Ce corsage se monte sur la jupe. Le tour de la taille est caché par un velours.

Bas de manche ajusté en uni, fermé par des boutons posés à la fente intérieure.

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4872

Et le Patron découpé du Corsage de la 2<sup>e</sup> figurine de la Gravure coloriée.

## DEVINETTES

### Mots en étoile à huit pointes

1<sup>o</sup> Dans le pain. — 2<sup>o</sup> Manière de s'exprimer. — 3<sup>o</sup> A la broche. — 4<sup>o</sup> Un gros légume. — 5<sup>o</sup> Chez le pharmacien. — 6<sup>o</sup> Un fabuliste grec. — 7<sup>o</sup> Finit le matin, commence la nuit.

### Charade

L'humble chrétien jamais n'oublie  
De céder à tous mon premier.  
Ici-bas, il n'a d'autre envie  
Que d'être toujours mon dernier,  
Car il sait bien que cette vie  
N'est, par le fait, que mon entier.

### Mots en triangle décroissants

1<sup>o</sup> Sorté d'étendard. — 2<sup>o</sup> Un jeune quadrupède. — 3<sup>o</sup> Négation absolue. — 4<sup>o</sup> Tout le monde et personne. — 5<sup>o</sup> Dans la lune.

### Acrostiche double

Avec les lettres suivantes, former les noms de deux grands hommes du siècle de Louis XIV :

ANA  
RNAN  
ANDA  
RAILO  
CH  
OT  
API

### Paroles célèbres

Quel est le conquérant qui, entrant sur le territoire dont il prenait possession, brûla ses vaisseaux en disant :

« Enfants ! voilà votre patrie ! »

## SOLUTION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DU 9 JANVIER

### MOTS EN TRIANGLE DÉCROISSANTS :

C A L A I S  
A L A I S  
L A I S  
A I S  
I S  
S

FANTAISIE : E Q L.

ARITHMÉTIQUE AMUSANTE : V X X C.

VERS A TERMINER : 1<sup>o</sup> Couverte, — ruisseaux — verte — roseaux, — frêle — feu, — aile, — Dieu.

2<sup>o</sup> Mousse — buissons ; — douce — chansons. — Aime, — adieu ; — poème, — Dieu.

CHARADE : Cor don nier.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.





## Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Vieille 48.

Coillettes de M<sup>me</sup> GRADOZ. 67, r. de Provence. Corseds de M<sup>me</sup> EMMA GUELLE. 3, pl<sup>ce</sup> du Théâtre  
Français. Etoffes de la M<sup>me</sup> ROULIER 27, r. du 4 Septembre. Parfumerie de la M<sup>me</sup>  
GUERLAIN 15, r. de la Paix